

Archéogroove

Il fallait attendre la nuit avant de s'introduire à l'intérieur des enceintes qui protégeaient les immenses dépotoirs couverts. Ce n'était pas permis, mais les sociétés qui géraient les sites d'enfouissement semblaient fermer les yeux, une fois la pénombre arrivée... On aurait pu croire le contraire, mais comme les plaintes de la population étaient moins nombreuses lorsqu'elle n'était pas témoin de nos intrusions, les dirigeants du pays – politiciens ou hommes d'affaires, allez savoir – avaient cru préférable d'instituer tacitement cette entente. Sans compter qu'en nous laissant faire, la criminalité diminuait... Ils faisaient jamais rien pour rien, les porcs... S'ils avaient pu nous gazer, ils l'auraient fait depuis longtemps... Incroyable de voir qu'enfin l'opinion publique nous servait sans le savoir.

On pouvait percevoir, malgré l'obscurité, la foule qui nous imitait; la plupart, bien sûr, le faisaient pour survivre. À la recherche d'un bout de vêtement, d'un morceau de nourriture pas tout à fait pourri. Eux disaient, de manière un peu tragique, « juste à point ».

Nous, la racaille des cités, la petite graine ratatinée des ruelles malodorantes, on était là pour autre chose. La bouffe, on pouvait toujours aller la chourer chez un Paki ou un Viet qui tenait boutique tout proche. Pas question de se rabaïsser à cueillir la merde des merdes comme si c'était une véritable manne. Non. Nous, on était là pour les artefacts, on était là pour la mémoire du monde, *basta* ce que disaient les gens à propos de leur passé qu'ils avaient foutu aux poubelles. Le siècle des fascistes qui avaient réduit le peuple en esclavage était derrière eux, qu'ils disaient. L'État-providence était mort, qu'ils disaient. La dictature des syndicats, des féministes, des gauchistes et des intellos aussi, qu'ils disaient... J'y comprenais pas grand-chose, mais j'avais la certitude qu'un gouvernement qui interdisait de créer de la musique comme on voulait, c'était pas bien mieux.

Anorak de couleur sombre, capuchon sur la tête, pelle militaire dans le dos, une bonne paire de gants pour se protéger des mauvaises rencontres en

fouillant les décombres, on avançait à tâtons dans l'obscurité du hangar. L'air était pratiquement irrespirable, malgré les nombreux systèmes de ventilation industriels qui avaient été installés. On s'était séparés pour aller plus vite. Hakil était parti à l'est, tandis que Phil cherchait dans la partie nord. Je fouillais la portion ouest, à la recherche de n'importe quoi qui aurait pu nous aider à produire un son différent de ce qu'on entendait à la radio.

On était des hors-la-loi. Coupables de déterrer des choses que les gens voulaient oublier. Nous, on se considérait comme des archéologues, des archéologues du groove, du *lyric* qui tue, qui te décroche. À défaut de pouvoir acheter des instruments de musique ou des *samplers*, à défaut de pouvoir écouter la musique d'avant, on fouillait les ruines du passé pour en trouver, au péril de notre « avenir ». Quel avenir, de toute façon? Est-ce que l'avenir existe vraiment lorsqu'on a tout prévu? L'école où on va aller étudier, le boulot, la famille qu'on aura, les enfants, la voiture, la maison, la télé; ça, c'est pas un avenir, c'est de la programmation. J'avais entendu ça dans un vieux film que le grand-père d'Hakil m'avait prêté, un jour. Je pouvais pas m'empêcher de penser à tout ça quand j'étais en train de fouiller. Avoir les deux mains dans les poubelles, ça me rappelait à quel point on était loin du but...

Tout autour de moi, des petites lumières s'allumaient et s'éteignaient régulièrement. Le grand-père d'Hakil disait que ça ressemblait à des lucioles; jamais vu de lucioles... Ça devait être beau.

En réalité, c'étaient des gens qui communiquaient entre eux à l'aide de codes simples, mais notre petit groupe avait abandonné ça depuis longtemps. Plus besoin de code pour savoir quand il fallait arrêter ou quand il fallait se regrouper : on marchait à l'instinct, et ça fonctionnait presque à tous les coups. Dans le cas contraire, on se retrouvait au magasin du grand-père d'Hakil.

Ce soir, la chance était pas au rendez-vous. Enfin... dans mon cas. Plus le temps s'écoulait, plus j'espérais qu'Hakil ou Phil avaient trouvé quelque chose. On avait grandement besoin de nouveau matériel. La demande était forte dans la cité.

Oh, ta gueule, Wawa, avec ta « demande »!

On commençait à avoir fait le tour de nos artefacts. Après avoir coupé, collé, recoupé et recollé, mixé et remixé de toutes les manières imaginables la musique qu'on avait trouvée, il fallait bien passer à autre chose.

J'entendis tout à coup un bruit de course

dans la portion nord.

Phil!

Ma cigarette venait de s'écraser sur le sol. Je me mis à courir, direction nord, tout en lâchant un cri qui pouvait ressembler à celui d'un animal en détresse :

- Hak!

Hakil avait compris; on aurait dit un chevreuil qui décampe en voyant un chasseur. Phil était devant nous, mais on le rejoignait beaucoup trop vite. Il y avait quelque chose d'inhabituel dans tout ça. Pour éviter de trébucher sur le sol inégal, il fallait sauter à plusieurs reprises, s'aider des perches, des manches et des bâtons qui sortaient des détritrus. Philippe avait l'air incapable de nous imiter; soit il était blessé, soit il transportait quelque chose de lourd. Ou quelque chose de précieux...

Arrivés à sa hauteur, on se rendit compte qu'il avait tous ses morceaux. Il courait toujours, tout en nous regardant d'un air à la fois inquiet et excité. Je pouvais voir que son sac à dos contenait quelque chose d'assez gros et de sûrement assez lourd, mais c'était pas gagné. Il fallait se rendre dans un endroit sûr sans se faire prendre, soit par un gardien de sécurité qui passait dans le coin, soit par une autre gang qui

avait compris qu'on avait eu de la chance ce soir-là.

On est sortis du hangar pour se précipiter vers la clôture qui encerclait l'endroit. Dehors, il faisait presque aussi noir qu'à l'intérieur, mais on pouvait très bien voir l'obstacle qui se dressait devant nous. La clôture était immense, surplombée par des barbelés. Étrangement, les alvéoles de métal étaient assez larges pour qu'on puisse y insérer le bout d'une chaussure, juste assez pour monter. Je pouvais pas croire que les porcs y avaient pas pensé. C'était presque frustrant...

En fait, ça me faisait peut-être peur, comme le fait qu'on laissait tout proche la couverture qui nous aidait à traverser les barbelés, sans que quelqu'un la déplace. Mais j'en avais jamais parlé aux autres...

La clôture derrière nous, pliant les genoux pour amortir la chute, les mains à plat sur le pavé, on revenait à la vie. Le *beat* reprenait son allure normale. Hakil, en sautant la clôture, avait récupéré la couverture au passage et la rangeait dans son sac, tout en regardant Philippe d'un air interrogateur.

– Yo, Phil, qu'est-ce t'as?

– Faut aller voir grand'pa.

- Tant que ça?

Philippe laissa la question d'Hakil se perdre dans le demi-silence du quartier industriel. La réponse était claire. La couverture à l'intérieur du sac, nos anoraks rangés, on se mit en marche vers le magasin du grand-père d'Hakil. On avait l'air de trois jeunes des cités typiques, avec nos chandails de groupes légaux à la mode. Les dépotoirs étant situés dans le nord de la ville, il fallait se rendre au métro Henri-Bourrassa à pied; les autobus ne couraient pas les rues dans le coin et, de toute façon, c'était pas très loin. On prenait nos précautions; avoir l'air de la bande qui ne faisait que passer par là. Ne pas courir, sans toutefois aller trop lentement. Se rendre quelque part, sans donner l'impression que notre vie en dépendait. Ne pas sortir du lot, devenir le passant, celui qu'on croise, le figurant...

Wawa avait toujours été comme ça. Un révolté timide. Celui qui a un caillou en permanence dans sa chaussure, mais qui s'arrêtera jamais pour l'enlever, par peur de ralentir la gang. Depuis que je le connaissais, y s'était toujours tenu à l'écart. Pour lui, grand'pa, c'était juste « le grand-père d'Hakil ». Y'avait toujours eu de la difficulté à se sentir chez lui avec nous, et

grand'pa le savait très bien. Mais y s'en était jamais formalisé. Même si Wawa et moi, on était deux sans foyers pas de son sang, on faisait partie de la famille quand même – y'était entré dans notre vie au moment où on avait fait la connaissance d'Hakil. On l'avait pris pour un cave, au début; comme un vieux qui s'accrochait à des cochonneries, à ses vieilles patentes pleines de soupirs. Mais l'atelier de marionnettes qu'y s'entêtait à garder ouvert attirait quand même une petite clientèle de super riches qui voulaient épater leurs flos blasés.

C'est que grand'pa faisait pas n'importe quel genre de marionnettes. Y'avait travaillé une bonne partie de sa vie dans le montage de jouets robotisés pour une compagnie de Montréal, dans l'espoir de pouvoir ouvrir un jour sa petite boutique à lui, mais un peu après sa retraite, les lois sur la production artistique avaient été adoptées. Ça avait obligé le vieux à vendre des mécaniques de base. « Pour assurer la sécurité de tous », comme disaient les politiciens, y fallait acheter des permis de production qui coûtaient les yeux de la tête, sans compter les inspections à endurer chaque année. Grand'pa payait pas de permis, pis y'ouvrait pas sa porte aux inspecteurs, mais y faisait les plus belles marionnettes du monde. Ça avait l'air de compenser... Sa boutique avait pas d'enseigne, pis y faisait pas de publicité. La

seule manière d'entrer en contact avec lui, c'était de mettre la main sur son *mail*, qui était tatoué sur chaque marionnette.

Le magasin, c'était son atelier pis sa maison, ça ressemblait à une vieille caravane de gitan. C'était difficile de croire qu'y avait bel et bien des murs derrière les machines, les plans pis les déchets qui encombraient les lieux. C'était tapissé de tablettes pleines de pièces de robots, bras, têtes, torsos en alliage, mais aussi de trucs d'une époque que j'étais incapable d'imaginer. J'avais trouvé, au fil de mes allées et venues à travers l'atelier, des vieilles marionnettes à fils, des machines complètement inutiles – comme un lance-patate que je m'étais fait un malin plaisir à tester sur Wawa – pis un paquet d'autres gogosses qui avaient dû servir pendant des spectacles clandestins que le vieux avait organisés avec des amis, avant. Y nous racontait souvent des histoires sur des cirques mécaniques qu'y montait, à la tombée de la nuit, pour le plus grand bonheur des enfants, qui demandaient en vitesse des permissions spéciales à leurs vieux pour sortir. C'était un de ses moyens les plus efficaces de nous empêcher de traîner...

Même si toutes mes trouvailles avaient leur charme, un objet avait attiré mon attention : grand'pa disait que c'était une Blickensderfer n° 8, « véritable pièce

de collection de la machine à écrire », abandonnée sur un rayon. Bien sûr, grand’pa se l’était appropriée à sa façon, en y « laissant sa marque », comme y disait. Y’avait intégré à la machine des circuits électriques et une puce, pis y’avait remplacé le chargeur à papier par un petit écran plat. Y paraît qu’y’avait écrit ses scénarios de cirque sur cette « machine à créer », mais je l’avais jamais vu s’en servir. Selon lui, son chef-d’œuvre avait été fait : y voulait passer le reste de sa vie à s’occuper de « ses petits-enfants », comme y disait.

Même si y’était passé minuit, grand’pa nous avait reçus avec le plus grand plaisir. Son visage fatigué était apparu sur un écran qui était vissé à la droite de la porte arrière du magasin :

– Oh!

La porte s’était ouverte sur l’atelier. En robe de chambre rouge vif, le vieux marionnettiste enjambait son bordel pour venir à notre rencontre. La porte s’était refermée derrière moi : plus besoin de penser à autre chose, à notre fuite, au moyen d’arriver en sécurité tout en passant inaperçu. J’avais déjà oublié la Blickensderfer; je savourais notre nouvelle découverte. Hakil et Wawa me regardaient sans dire un mot, inquiets. Je pouvais finalement sourire. Un sourire de

victoire, un sourire qui voulait dire « on les a vraiment eus, cette nuit ». Mes amis avaient explosé de joie :

– Alors, la chasse a été bonne, les enfants?

– Allez, montre-nous!

Je savais que ma trouvaille allait nous ouvrir des nouvelles possibilités, mais à quel point? J'avais besoin de l'avis du grand manitou, et j'avais pas voulu attendre au lendemain pour le consulter. De toute façon, ç'aurait été trop dangereux de retourner dormir au squat avec cette bébelle-là. J'avais sorti tranquillement la surprise tant attendue : une boîte environ deux fois plus grosse qu'un ordinateur portatif standard, où étaient fixés plein de boutons de différentes grosseurs. Hakil et Wawa s'étaient mis à crier :

– Tu veux rire. Tu crois qu'il marche?

– Ça, c'est un détail. Mais où avez-vous trouvé ça?

– Aux dépotoirs.

– C'est presque impossible. Laissez-moi voir un peu.

Grand'pa avait l'air aussi excité que nous, mais on aurait dit qu'il voulait le cacher.

Un genre d'énervement que j'arrivais pas à comprendre s'était emparé de lui. Après avoir observé sous toutes ses coutures le *mixer*, y l'avait déposé sur une table de travail et s'était branché sur Internet. On le regardait faire, dépassés par les événements :

– Qu'est-ce qui fout, le vieux?

– Y doit être en train de chercher les infos du *mixer*, qu'est-ce t'en dis?

Wawa avait répondu au petit ton baveux d'Hakil par une clef de bras qui annonçait le début d'une séance de provocation en bonne et due forme. Leur combat avait été interrompu par le vieillard qui se raclait la gorge, comme pour faire une annonce importante :

– *Workstation* construit par Digi, qui date du début des années 2000. C'est un *mixer* de studio personnel, qui peut par contre très bien faire l'affaire sur scène. En le branchant sur un ordinateur, vous pourriez faire sortir de là ce que vous voulez. Les p'tits gars, c'est la pièce qui vous manquait. Donnez-moi une semaine, et je vous le remets en état. Les composantes n'ont pas l'air trop mal en point... Vous ne savez pas à quel point vous êtes chanceux.

Y'avait l'air sur le cul. En d'autres mots,

y venait de nous annoncer qu'on pouvait maintenant se mesurer aux pros. Combiné au stock qu'on avait accumulé au fil des ans, le Digi nous permettrait de viser un public plus large en talonnant la qualité audio des productions légales. J'examinais les autres dans un silence absolu, tentant de savoir ce qui leur passait par la tête. Le regard de Wawa m'avait fait comprendre que l'heure des choix était arrivée :

– On va devenir célèbres!

La remarque de Wawa avait accru la tension du silence déjà lourd. Grand'pa se prenait la tête à deux mains :

– Wawa, tu es sérieux quand tu dis ça? Non mais qu'est-ce que tu penses? Que, parce que vous avez un bon son, on va ouvrir la porte du *show biz* à votre musique révolutionnaire? À votre volonté de bâtir un réseau de diffusion musicale parallèle?

– Grand'pa a raison, Wawa. Ça veut plutôt dire que le combat peut vraiment commencer. Qu'on va pouvoir arrêter de fouiller pour se concentrer sur la musique.

– Sérieusement, les enfants; soyez prudents. N'oubliez jamais pourquoi vous avez décidé de faire dans l'illégal.

– Je sais... C'est sûrement l'excitation...

Mais rien nous empêche d'être connus en plus, non?

Wawa avait posé la question avec un sourire de défi. Inutile de répondre; de toute façon, y s'attendait pas à une réplique. On verra, Wawa, on verra. Pour l'instant, y fallait donner le temps à grand'pa de retaper le Digi, même s'il avait pas l'air dans l'état d'esprit pour se mettre au boulot. Y nous avait regardés, l'un après l'autre, avait plissé les yeux, lâché un grognement et mis ses lunettes de travail :

- Vous n'auriez jamais dû tomber là-dessus. Je ne sais pas ce qui me prend de vous aider... J'imagine que je suis passé par là, moi aussi. Allez, vous pouvez rester à coucher, si vous voulez.

C'était la première fois que je le voyais comme ça. Plongé dans ses pensées, y'était allé jusqu'à la cuisine de fortune préparer du café. Pour le laisser tranquille, on était montés au deuxième étage, où on avait aménagé une petite pièce bien à nous, remplie d'équipement audio et d'ordinateurs. Motivés par notre découverte, on sentait gronder en nous le feu sacré. On allait enfin pouvoir montrer à tout le monde le vrai visage de notre univers.

Cette nuit-là, sans même avoir eu l'aide du nouveau *mixer*, on avait produit nos plus

beaux morceaux.

On ne voyait plus grand-père depuis un bout de temps, mais j'étais heureux d'être en compagnie de mes frères. Wawa s'était engueulé avec lui au sujet des spectacles que nous donnions de plus en plus souvent. Depuis qu'on avait réussi à trouver un endroit pour jouer, les spectacles étaient vite devenus une nécessité, pour nous. Il disait qu'on était pour se faire prendre, mais il nous fallait notre *fix* de reconnaissance, de communion avec nos semblables. Wawa avait pris la parole en notre nom, pour lui dire à quel point il ne se rendait pas compte des occasions qui se présentaient à nous, et qu'il fallait que nous les saisissions pendant qu'elles passaient. Même s'il me manquait, j'étais convaincu que nous faisons la bonne chose, qu'on accomplissait, d'une certaine manière, quelque chose comme notre destin.

Grand-père n'avait pas aimé non plus qu'on se rapproche d'un de ses anciens compagnons de cirque, qui était maintenant propriétaire d'un petit bar du nord de la ville, rue Lajeunesse. Après l'heure officielle de fermeture, on s'y produisait au sous-sol devant un public d'environ quarante personnes. C'était modeste, mais la chimie opérait de manière exceptionnelle. Notre

concept de spectacle était assez simple; une tradition de D.J. qui s'était perdue avec le temps... Et les lois. On était les premiers avec le talent, mais surtout le culot, qui tentaient de la repopulariser.

De neuf heures du matin à midi, on enregistrait la musique qui passait sur les ondes des radios commerciales. D'une heure de l'après-midi à six heures du soir, on faisait une sélection, tout en dressant un canevas de *mixing*. De sept heures du soir à trois heures du matin, on faisait une « générale ». On mixait au sous-sol du bar avec le volume au minimum, et à trois heures du matin, les décibels montaient juste assez pour qu'on ne puisse pas entendre de la rue. Ça pouvait finalement commencer. On répétait l'exercice environ une fois par mois.

Notre auditoire était constitué de jeunes qui ne se reconnaissaient pas dans la musique qu'on entendait un peu partout, et qui avaient envie d'assister à la célébration de leur singularité. Au cours de l'histoire, toutes les générations avaient eu leurs techniques pour se connecter, s'identifier ou s'opposer à leur environnement, à leurs aïeux, à leur société; opium, poésie, *ball-room dancing*, alcool, rock, marijuana, *skate-board*, rap, crack, smak, graff, punk, *hacking*, *rave*, *speed*, *ecstasy*...

À tous les coups on criait à la révolution et, à tous les coups, le grand filet du marché avait récolté les fruits du mouvement culturel qui en était né. En décidant de se faire entendre, on avait cherché, dans un élan tout à fait contradictoire, à devenir assez importants pour aspirer au titre de « culture », mais avec la prétention d'échapper aux mailles du filet. Comme un criminel qui « sait » qu'il ne se fera pas prendre. Ce soir-là, dans le sous-sol d'un petit bar miteux de Montréal, on allait une fois de plus essayer de s'élever, d'influencer ne serait-ce que la vision de quelques personnes, en ignorant complètement quelle serait la prochaine étape de notre parcours artistique. On laissait aller. On tripait...

On était sur le point de terminer notre *set*. Cette nuit-là, l'expérience avait été particulièrement intense. La subversion, la critique et la hargne du règne du « politiquement correct » avaient atteint des sommets inégalés. Avec le temps, on avait poussé la provocation jusqu'à remixer des portions d'émissions très connues. Sur un *beat* hip-hop ou techno, on attribuait aux animateurs radiophoniques des discours contraires aux idées reçues de notre époque, ou tout simplement absurdes. Le public en raffolait. Un *beat* ralentissant servait de toile de fond à la voix modifiée d'une célébrité, qui répétait « au revoir, à

la prochaine ». Je regardais avec complicité mes frères, qui s'activaient derrière leurs consoles, partageant les dernières doses d'électricité avec la foule encore survoltée. Je tamisai les lumières, pour finalement plonger le sous-sol dans la noirceur la plus complète. Les cris, les applaudissements et les demandes de rappel restèrent sans réponse. Un discret mais sincère « merci » sorti des haut-parleurs. Refuser le luxe du rappel était notre manière à nous de leur apprendre la modestie, la modération, la nuance...

Il fallait revenir sur terre. Complices plus que jamais, nous attendîmes que tout le monde soit sorti pour ranger en silence nos précieux instruments à l'intérieur de leurs caisses. Ce fut Wawa qui brisa le silence, comme d'habitude :

– C'était vraiment bien, cette fois-ci... Je veux dire...

– Oui.

Ce furent les seuls mots prononcés lors du démontage. Je savais ce que Wawa voulait dire : on avait vraiment été bons, et les gens l'avaient senti. Quelque part au fond de moi, je ne pouvais pas imaginer faire mieux. C'était angoissant...

Je sentais que notre expérience de cette

nuit-là avait été déterminante. Ça avait été trop parfait. Tout correspondait à ce dont nous avions toujours rêvé. Pour trois jeunes issus des ghettos, c'était pratiquement impensable. Je savais que ça ne pouvait pas durer. Après que nous eûmes franchi la porte arrière du sous-sol, des caisses plein les bras, la porte se referma derrière nous dans un fracas ahurissant. Nous restâmes immobiles quelques instants. Je me rappelais la dernière nuit que nous avions passée aux dépotoirs. Au bout de la ruelle, nous aperçûmes des phares de voiture s'aligner sur la route. Instinctivement, je tournai la tête en direction de l'extrémité opposée de la ruelle. Manœuvre identique.

Nous fûmes rapidement cernés par un halo de lumière que les phares d'une limousine et d'un New Hummer projetaient. Le cercle de lumière disparut au moment où j'entendis des portes s'ouvrir :

– Suivez-nous. Laissez votre équipement.

Avant même que je puisse déposer mes caisses sur le sol, on m'empoigna solidement, pour ensuite me projeter dans un des véhicules. Il me fallut quelques secondes pour constater qu'on avait servi la même médecine à mes compagnons, qui siégeaient à mes côtés dans ce qui semblait être l'intérieur de la limousine. Sur le siège opposé au nôtre, un cravaté, accompagné de

deux gardes du corps, nous regardait d'un air grave, classique, intemporel, du haut de son statut d'employé de l'État :

– Hakil Tahar, Philippe Lemay et Wawano Sioui, vous êtes accusés de possession de matériel audio prohibé, de promotion d'idées subversives, d'incitation à la violence et de violation de propriété privée. Vous avez le droit de garder le silence. Dans le cas contraire, tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous devant un tribunal.

L'homme termina sa phrase en souriant, comme pour marquer le fait qu'il ne continuerait pas d'énoncer nos droits, parce qu'il n'avait simplement pas l'intention de les respecter de toute façon. À mes côtés, Wawa était complètement hors de lui :

– Comment ça, violation de propriété privée?

– Les dépotoirs. On vous laisse entrer, mais ça ne veut pas dire qu'on ne vous surveille pas...

Wawa avait chuchoté quelque chose au moment où l'homme avait terminé sa phrase. Quelque chose comme « la clôture »... Je n'avais pas bien compris, mais je voyais bien que Wawa n'était plus avec nous. Phil, pour sa part, avait l'air de

penser à un moyen de s'évader, regardant subtilement un peu partout autour de lui. De mon côté, j'avais envie de savoir ce qui les avait mis sur nos traces. Au moment où je fis mine de parler, le cravaté intervint :

– C'est dommage, vous êtes talentueux. L'indic qui vous avait été affecté m'a fait part de votre potentiel immense. Créatifs, imaginatifs, cinglants... Les candidats qui nous obligent à accélérer nos opérations sont rares, vous êtes des cas presque uniques.

– Où voulez-vous en venir?

Je voyais le monstre immense se pointer à l'horizon. Je voyais sa tête hideuse apparaître tranquillement derrière les montagnes qui sculptaient le paysage. Mes frères avaient levé la tête dans la direction de l'homme, saisis par la même vision cauchemardesque.

– Vous êtes mûrs, les gars. Lorsqu'un fruit est mûr, on le cueille. Où pensez-vous qu'on va chercher nos vedettes? Au sein des grandes familles de millionnaires bourrées d'enfants gâtés? De la classe moyenne, qui n'a absolument rien à dire? La misère stimule l'imagination, mes petits. Vous n'avez pas gagné à la loterie, vous n'êtes pas non plus élus des dieux. Vous avez travaillé plus fort que quiconque pour arriver où vous

êtes actuellement. Gâchez-vous tout ça au nom d'une vulgaire idéologie? Il est temps de passer à la prochaine étape, Messieurs; celle de la reconnaissance totale.

Je n'en croyais pas mes oreilles. L'État voulait faire de nous un groupe légal! On voulait faire de nous une institution, même si nous prônions leur destruction...

– À quel prix?

– Vous n'aurez qu'à éliminer progressivement certaines petites choses dans vos compositions, des détails, rien qui puisse altérer votre style. Vous pourrez continuer de critiquer, mais... à l'intérieur de certains paramètres. Étant donné que votre musique sera destinée au plus grand nombre, il faudra que tout le monde puisse comprendre, vous voyez?

Son sourire était démoniaque. J'avais envie de lui arracher les dents une par une et de les faire manger à ses gardes du corps.

– Et si on refusait?

– On ne vous cueille pas, et on vous laisse pourrir en prison. Là-bas, nos agents infiltrés se feront bien sûr un devoir de vous impliquer dans une série d'incidents qui allongeront votre peine, c'est le cas de le dire...

Si j'avais pu choisir la mort, je l'aurais sûrement envisagée comme une des possibilités les plus agréables. L'atelier de grand-père prenait soudainement des allures de paradis terrestre. On nous offrait le choix entre deux prisons. Voilà comment, dans notre cas, les mailles du filet s'étaient refermées sur nous. Rapidement, avec une vulgaire simplicité. Je regardai mes frères, tout aussi égarés que moi, effrayés à l'idée de passer le reste de leurs jours en prison, et je compris que le seul moyen de continuer à espérer un jour changer les choses était de se faire cueillir docilement, en gardant secrètement en tête le désir de tout foutre en l'air. Nous devons profiter du système en attendant le moment idéal. Faire des compromis, jouer le jeu et après, on verra... On verra...

J'étais convaincu qu'on ne pourrait jamais reproduire l'expérience musicale qu'on avait vécue cette nuit-là, contrairement à Wawa qui, dans son affront qui prenait maintenant une tournure tout à fait ironique, pensait pouvoir être célèbre et continuer le combat. On en frustrait une quarantaine, pour servir de consommation rapide à des milliers. On ne serait plus « critiques », on serait « drôles ». Le revendicateur se transformerait en humoriste. Grand-père, dans l'ombre et sans compromis, en avait fait rêver des milliers. Il n'avait pas changé les choses, fait de révolution, mais il avait

créé des mondes différents du nôtre dans la tête de milliers d'enfants. Il avait semé des possibilités. Peut-être qu'un jour on pourrait aller enterrer un Digi dans un dépotoir couvert, et espérer qu'il pousse...

La voiture se mit en mouvement, direction centre-ville. Le New Hummer qui nous barrait la route fit marche arrière pour nous laisser passer. Je pensai soudainement à toutes ces anciennes vedettes de la musique qu'on avait écoutées en cachette. Pour eux comme pour nous, l'apogée avait cédé le pas au déclin de la même façon; dans une grande limousine noire ou dans un corbillard. Notre carrière commençait...